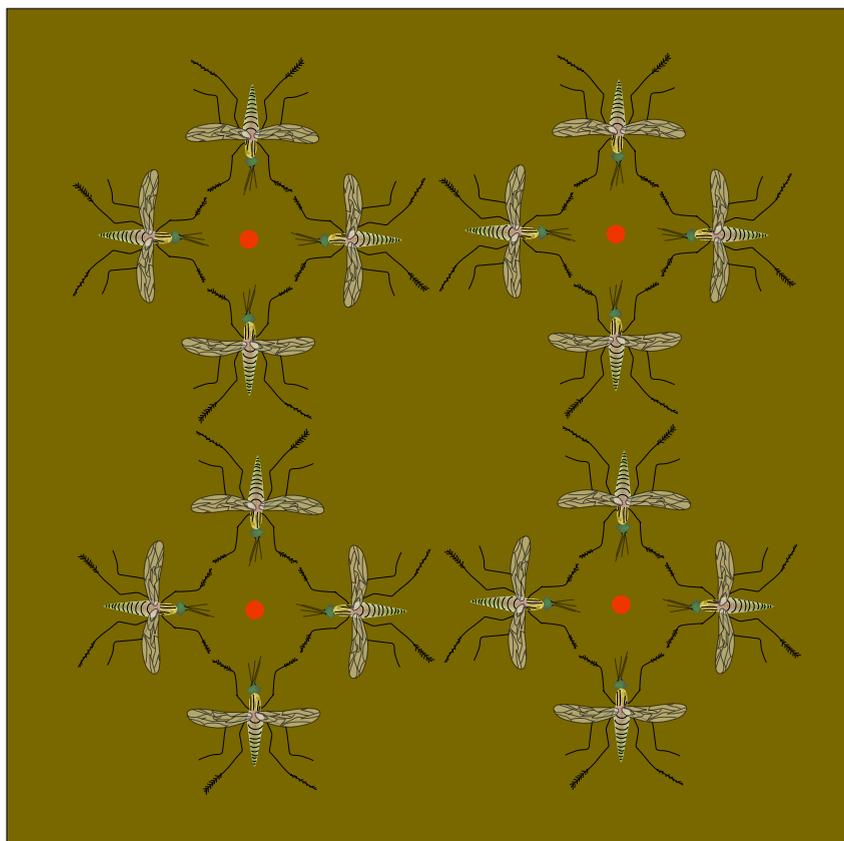


Le vrai visage des moustiques

Texte de Filippo Zanghi
Illustrations de Yves Lappert



à Tatiana

- Quelle a été votre approche du voyage?
- Euh... Mon approche... Hem... Eh bien...
- Dans quel esprit êtes-vous parti, en somme?
- En somme... Eh bien...
- J’imagine que vous étiez ouvert à la nouveauté, à la différence, disons à l’altérité qui vous attendait, non?
- Oui, bien sûr, l’altérité... En fait, vous savez, je... J’ai... Eh bien...
- Vous êtes revenu transformé, enrichi, régénéré...
- Certainement... Je...
- Désormais, vous portez un autre regard sur votre pays, vous êtes capable de relativiser ses valeurs, ses croyances...
- Oui...
- Finalement, un voyage, c’est une aventure formidable, l’élargissement de notre horizon...
- Horizon...
- Mais pour cela, évidemment, il faut être disponible, il faut être prêt à recevoir quelque chose, abandonner ses préjugés, ses réflexes d’Occidental, bref, il faut être à l’écoute...
- Ça c’est sûr: il faut écouter.



– Depuis là, lisez. Lisez à haute voix.

– Moi?

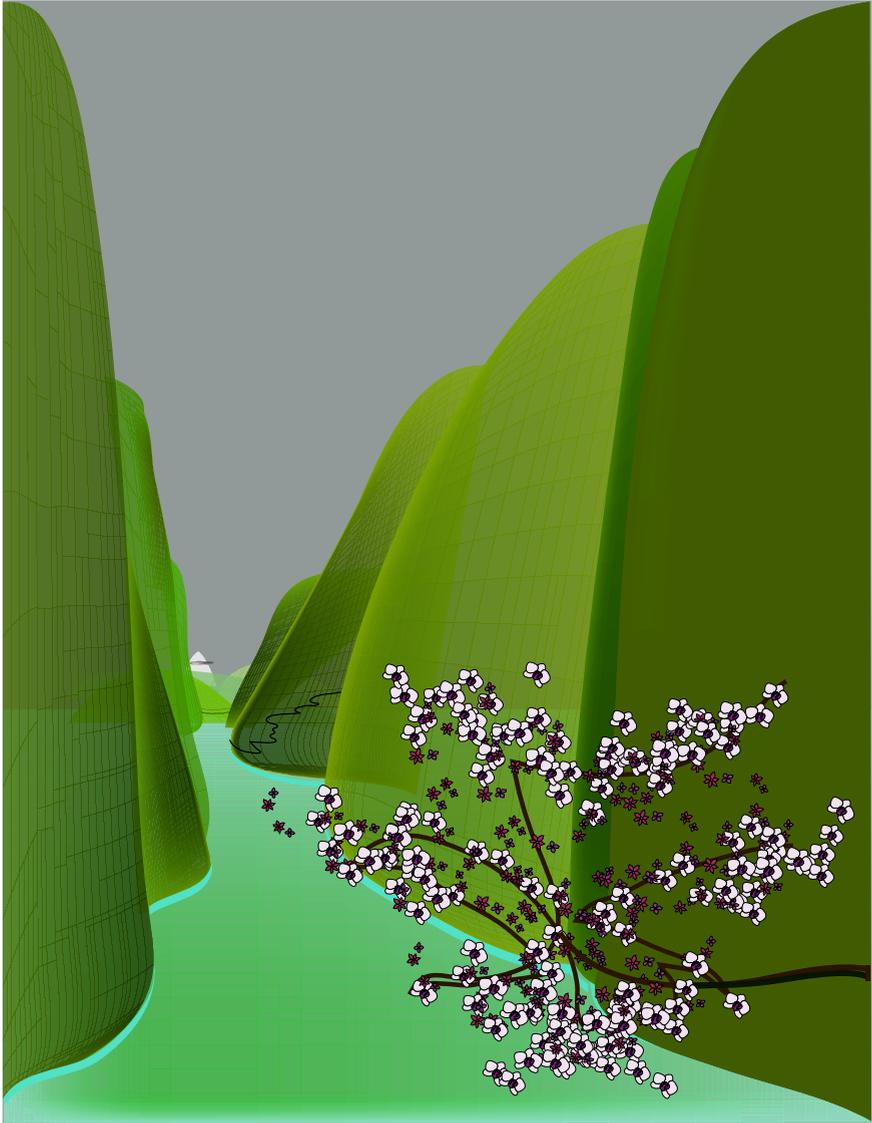
– Oui, vous.

– Euh... «Un matin»... «Un matin, réveillé avant les autres, Nino était sorti sur la terrasse, devant la chambre, et il s'était assis sur un petit tabouret. À un moment ou un autre de la journée, il fallait se mettre là et regarder. Il le fallait. La terrasse donnait sur une vallée, un paysage, un vrai, et qui restait là tout le temps. Il fallait en profiter. Nino était sorti encore tout engourdi de sommeil et de silence. Une fois installé, il avait commencé son exercice de situation.

Sous la terrasse, il y avait d'autres chambres et la pièce où vivait la tenancière. Devant la maison, il y avait un chemin, remontant sur la gauche vers le centre du village et descendant sur la droite quelque part, on n'y était encore jamais allé. Devant le chemin, il y avait d'autres maisons, étagées sur la pente qui, de plus en plus abrupte, allait se perdre plus bas. On n'en voyait pas la fin. Il fallait combler le vide, ou le sauter, pour atteindre, beaucoup plus loin, le fond de la vallée, verte et irrégulière, parcourue de collines et de rizières, ceinturée par le flanc des montagnes, aux contours arrondis, plus sombres à leurs sommets – comme si la lumière venait d'en bas, de là-bas, et faisait son possible pour se diffuser jusque sur les hauteurs, jusque dans le village, occupant un des flancs de la ceinture, dans les maisons et sur les toits, comme sur la terrasse d'où Nino regardait, assis sur son petit tabouret...» Je continue?

– Oui, oui, continuez!

– «La vue des collines»... «La vue des collines et des champs cultivés suscitait une sorte de joie tranquille et insouciant. Les modulations des couleurs et de la lumière composaient comme un tableau vivant. Puis, à mesure que l'on remontait, les tons obscurcis se figeaient tout en se confondant et l'on se sentait plus enclin aux soupçons. À partir d'un certain point, on avait de la peine à mesurer les distances, à séparer les choses. Sur le flanc, là-bas, était-ce une parcelle de forêt ou un buisson touffu? On s'imaginait pouvoir y placer quelqu'un pour comparer les dimensions. Mais si le regard se fixait trop longtemps quelque part, cherchant à nier l'éloignement, on perdait pied, et alors ce que l'on avait cru être une vallée profonde pouvait se changer en un espace beaucoup plus restreint, l'intérieur



d'une chaussure par exemple, qui, si elle venait à être chaussée, ferait tout disparaître. Enfin, quand on levait les yeux plus haut, on trouvait les sommets noirâtres et des couronnes de brumes, lesquelles semblaient indiquer une limite à ne pas franchir, une frontière au-delà de laquelle les choses pouvaient mal tourner.

Nino, toujours, devait s'ajuster au spectacle, regarder en haut, puis en bas, se tourner ici, puis là, scruter au loin et revenir à soi. Ne pouvant tout embrasser du regard, il était contraint à une sorte de balancement, une sorte de va-et-vient des yeux et de la pensée, un entre-deux perpétuel, et il finissait par ne plus savoir au juste ce qu'il voyait. La situation devenait de plus en plus inconfortable et l'exercice, au lieu de mener Nino, ainsi qu'il l'espérait, jusqu'au seuil de l'enchantement romantique, se terminait le plus souvent par des considérations ronchonneses sur la dureté et la petitesse de son tabouret... » Je continue ?

– Allez, allez !

– « Ce matin-là, pourtant, il avait cru comprendre l'origine de son malaise. Ça l'avait pris dès son arrivée, dès le premier regard sur la vallée. Un sentiment étrange. Il en était venu à se demander s'il était vraiment parti. Les reliefs, les couleurs, la vue surplombante, ça lui disait quelque chose, ça lui parlait de chalets, de troupeaux, d'altitude. Non qu'il crût retrouver un paysage familier ; dans son pays, il n'avait jamais quitté la plaine. Les neiges, les escarpements, les découvertes, les promenades, là-haut sur la montagne, il en avait seulement entendu parler — à l'école, à la télévision. Il en avait seulement entendu parler, mais ici il croyait les reconnaître. C'était comme s'il avait fait dix mille kilomètres pour atteindre ce que, par temps clair, il pouvait voir de son balcon.

Et le voyage, alors ? Et l'exotisme ?

Il en était là de ses réflexions quand on avait remué derrière lui. Natacha s'était levée. Après un moment, Nino lui avait dit :

– Pour un peu, on se croirait en Suisse.

– C'est normal, avait-elle répliqué aussitôt. C'est les Alpes du Tonkin. C'est comme ça qu'on les appelle. »

– Très bien, vous pouvez vous arrêter là. C'était très bien, je vous remercie.

– Là, je vais pouvoir te la raconter, dit Nino.

– Quoi? demande Natacha.

– L’histoire. L’histoire des moustiques.

– Ah oui..., elle fait, pour l’encourager.

Ils vont profiter de la promenade pour se raconter l’histoire des moustiques. Comme le temps est clair, ils vont descendre plus bas dans la vallée. Et pour passer le temps, ou pour dire quelque chose, il lui racontera l’origine des moustiques. Elle veut bien.

On leur avait parlé d’un autre village, sur le chemin, en contre-bas. On leur avait dit d’y aller, que ça valait le détour. Alors ils avaient convenu d’une promenade, un jour prochain. Ils avaient le temps.

L’histoire, Nino ne l’a pas inventée. Il l’a entendue à la radio. Il l’a retenue parce que c’est une légende vietnamienne et il savait déjà qu’il viendrait au Vietnam. Maintenant, ça y est, il est là.

– Alors voilà, c’est l’histoire d’un paysan qui épouse une paysanne...

Elle écoute, elle veut bien. Il faut dire qu’elle est bien, là, son histoire. Elle ne fait pas tache dans le paysage. On est au Vietnam, au Nord, en montagne. Les paysans, on les croise tous les matins depuis six jours. Devant la pension, sur les chemins, sur la place, partout dans le village. Après tout, son histoire, il aurait pu la raconter en Suisse. On n’est pas obligé de raconter les histoires là où elles se passent. Mais ici, c’est bien aussi. C’est un peu comme si on était dans l’histoire, nous aussi.

– Donc, c’est l’histoire d’un paysan qui épouse une paysanne...

– Et les moustiques? demande Natacha.

– Ils ne sont pas là, répond Nino. C’est l’histoire de l’origine des moustiques. Ils n’arrivent qu’à la fin.

Il sourit. Puis il dit:

– Lui s’appelle Ngoc Tam et il s’occupe des rizières. Elle s’appelle Nhan Diep et elle s’occupe de l’élevage des vers à soie.

– J’aime bien les noms d’ici.

– Moi aussi, dit Nino. Donc, ils se marient, ils sont heureux.

– Je crois que ça se couvre.

Quand ils avaient commencé à descendre, le temps était clair. Maintenant, d’un seul coup, il était couvert. Le chemin aussi avait changé. Plus haut, il était en ciment. Ici, c’était de la terre et des

cailloux. Il n'y avait plus de maisons. Natacha et Nino s'étaient arrêtés et avaient levé la tête. Puis, ils avaient sorti et enfilé leur k-way. Ils formaient deux taches sombres sur une bande de terre rougeâtre.

– Nhan Diep...

– Nhan Diep, la femme? demande Natacha.

– La femme, oui. Elle n'aime pas le travail. Elle n'aime pas la simplicité. Elle n'aime ni le travail ni la simplicité. Souvent, elle regarde les vers, les cocons, les fils emmêlés et elle rêve de parures et de colliers de perles. Quand Ngoc Tam s'en revient des champs, Ngoc Tam le mari, elle fait semblant d'être heureuse comme il est heureux et d'être amoureuse comme il est amoureux.

– Et lui ne voit rien? elle demande.

– Non, il ne voit rien. La fatigue et son amour lui ferment les yeux.

Une fois lancé, Nino parle mieux. D'abord, il n'ose pas, il ne sait pas. Et puis, il a souvent l'impression que ce qu'il a à dire est profondément, essentiellement inintéressant, qu'il pourrait tout aussi bien ne pas le dire et d'ailleurs, souvent, il ne le dit pas. Mais le village, la promenade avec Natacha, c'était du temps, du temps avec elle, et il fallait lui parler. Une histoire, c'était bien.

– Un jour, pendant que Ngoc Tam s'échine dans les rizières, la mort entre dans la maison et emporte Nhan Diep. Ngoc Tam est triste, il a mal. Il a mal partout et tout le temps. Il ne veut pas qu'on touche au corps de sa femme, il ne veut pas qu'on l'ensevelisse. Il vend le peu qu'il a, il installe le cercueil sur un petit bateau, comme ceux qu'on voit ici, avec leur petite voile et leur coin protégé...

– C'est un sampan, précise Natacha.

– Un sampan. Il s'embarque sur un sampan et il s'en va.

– Avec sa femme?

– Avec sa femme.

Le chemin descendait en zigzag. À gauche le vide, à droite la paroi rocheuse. Nino avait remarqué que le sommet de la montagne, lorsqu'on l'apercevait, portait toujours une couronne de nuages autour du cou. Natacha lui avait dit que c'était le mont Fansipan, le plus haut du pays, et que c'était le signe de sa majesté.

Elle parlait peu, très vite. Ses mots avaient toujours un caractère



définitif, exaspéré. Mais ce n'était pas dirigé contre les autres. C'était contre elle. Pourtant, elle savait le nom des choses. Parfois, elle prenait des photos. Avant même de les voir, elle les avait jugées, condamnées. En général, les images n'étaient pas d'accord, elles faisaient recours. Les visages surtout. On les regardait. Là aussi, c'était comme si elle avait trouvé leur nom.

– Il voyage plusieurs jours sur le sampan avec sa femme. Un matin, il tombe sur une petite montagne, quelque chose qui est comme une colline, mais qui est une montagne. C'est très étrange, ici. Les fleurs sont étranges. Les fruits sont étranges. Ngoc Tam est joyeux. Il se sent léger, si léger qu'il grimpe toujours plus haut sans s'en rendre compte.



– On est sur le bon chemin, tu crois? demande Natacha. Il y a un sentier plus bas, là-bas, tu le vois?

Il le voit, mais il croit qu'on peut continuer.

– Soudain, il rencontre un vieillard. Il est étrange, lui aussi. Il a des rides et des cheveux blancs, mais ses yeux sont comme les yeux d'un enfant. Et il a les paupières blondes.

– Des paupières blondes? elle fait, sceptique.

– Oui, des paupières blondes.

– Les paupières, ça n'a pas de couleur.

– Comment ça, pas de couleur? Tout a une couleur.

– Je veux dire que blond, c'est pour les cheveux, pas pour les paupières.

– Eh bien ici, les cheveux sont déjà blancs. C'est les paupières qui prennent le blond parce que les yeux sont jeunes.

– Les cils ou les sourcils à la rigueur..., elle insiste.

– Non, non, les paupières. Mais surtout, c'est parce que c'est un

signe. Quand Ngoc Tam remarque les paupières blondes, il reconnaît le vieillard. C'est le génie de la médecine, un sage qui guérit et qui enseigne, qu'on peut suivre comme un disciple.

– Il fallait le dire plus tôt, elle dit.

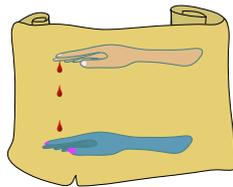
Sur le côté, du côté du vide, il y avait eu quelque chose, quelque chose comme un parasol. Sous le parasol, on avait vu deux visages, deux paysans. Ils avaient dit quelque chose. Ils avaient parlé. Ils avaient dit, sans doute, que le village était plus bas, ici, juste en dessous, qu'il suffisait d'emprunter l'escalier devant lequel ils avaient installé leur parasol.

Mais on n'avait pas vu l'escalier. Peut-être à cause du parasol, peut-être à cause de l'histoire des moustiques. Alors, on avait continué à descendre, sur le chemin. On était plus bas. Le ciel aussi était plus bas. On arrivait dans un coin de la vallée, resserré, assombri.

– Alors, le génie dit à Ngoc Tam qu'il a été touché par son histoire et que c'est pour cela qu'il a arrêté sa montagne sur le chemin, sur la rivière.

– Il a arrêté son cheval, tu veux dire ?

– Non, sa montagne. Il voyage sur une montagne. C'est un génie. Il propose à Ngoc Tam de devenir son disciple. C'est un grand honneur, mais Ngoc Tam ne peut pas accepter. Il lui dit : « Je ne peux pas vivre sans ma femme. Je vous en supplie : ressuscitez-la. » Il s'est agenouillé devant le génie qui le regarde et qui lui dit qu'il a pitié de lui, qu'il va exaucer son vœu, même si on ne peut pas se fier aux femmes et même si le monde n'est qu'une illusion. Alors, il ordonne et Ngoc Tam obéit : « Ouvre le cercueil. Coupe le bout de ton doigt et laisse tomber trois gouttes de sang sur le corps de ta femme. » À peine tombées, les gouttes de sang disparaissent sous la peau qui était pâle et qui d'un seul coup reprend ses couleurs. Nhan Diep rouvre les yeux. Le génie lui dit de penser au dévouement de son mari, puis il leur souhaite le bonheur et il s'en va avec sa montagne.



Natacha et Nino avaient marché côte à côte. Quand la route était devenue un chemin, terreux et caillouteux, il avait fallu faire attention, se séparer parfois, pour éviter une pierre, un trou, une faille. Plus bas, le chemin était devenu un sentier, de plus en plus étroit, et il avait fallu se séparer tout à fait. Nino marchait devant en racontant son histoire. Natacha suivait ses pas et son histoire, tout yeux tout oreilles. Peu à peu, une espèce d'inquiétude s'était mise à flotter autour d'eux, avec les nuages et le resserrement des choses.

Enfin, ils avaient rencontré la rivière. On les avait prévenus. Il fallait la longer un moment, jusqu'au pont. Ils avaient marché. Le pont était apparu, quelque chose qui se voulait pont, mais qui n'était que bambou fragile. À l'origine, cinq ou six cannes avaient dû être attachées, mais la plupart s'étaient brisées, les liens s'étaient relâchés, il ne restait plus que ça pour traverser la rivière.

– Ngoc Tam veut rentrer au village. Il rame jour et nuit. Un soir, pourtant, il doit s'arrêter. La route est longue, il faut manger. Ngoc Tam amarre le sampan près d'un port et descend chercher des provisions. Il n'est plus là. Arrive alors une grande barque et son riche propriétaire pose les yeux sur Nhan Diep, il se met à lui parler, l'invite à prendre une tasse de thé, et tandis qu'elle tient une petite



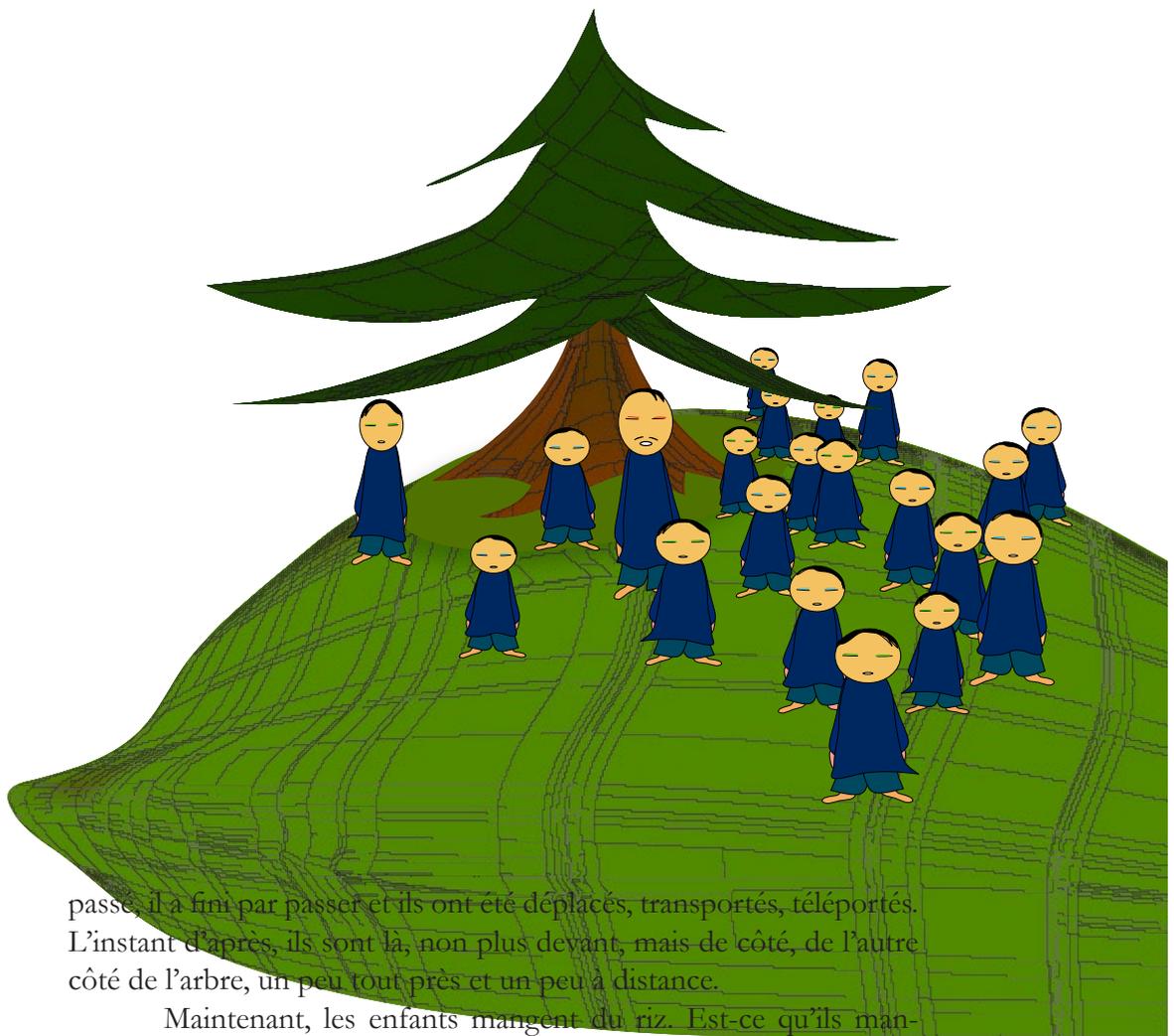
coupe fumante près de son visage émerveillé, regardant de-ci de-là timidement, croyant voir à travers la fumée des parures et des colliers de perles, il fait mettre les voiles.

On a traversé. Tout est différent. Sur l'autre rive, le sentier rétréci est devenu boueux. Quelques pas plus loin, on a rencontré les rizières. Il n'y a plus de chemin. On marche sur les rebords obscurs. Il commence à pleuvoir. Ils se couvrent la tête avec leur capuchon. Ils ne se voient plus.

– Ngoc Tam est désespéré. Il sillonne tous les ports pendant un mois. Et puis un jour, entre deux coups de rame, il aperçoit un visage, c'est Nhan Diep, c'est elle et ce n'est pas elle. Il s'approche, il lui parle. Elle ne rentrera pas; elle est heureuse maintenant. Ngoc Tam la regarde et son amour s'en va. Alors, il lui dit: «Vous êtes libre. Je veux seulement les trois gouttes de sang que j'ai versées pour vous ranimer; je ne veux pas que vous gardiez en vous la moindre partie de moi-même.» Nhan Diep est soulagée. Elle est soulagée, elle court prendre un couteau, revient et se coupe le bout du doigt. Une, deux, trois gouttes, elle est devenue pâle, elle tombe, on se précipite, mais elle est morte.

Il y a du brouillard partout. Nino marche devant. Natacha le suit machinalement. Ils ont les yeux dans le brouillard. Il y a de la pluie et du silence. Nino retrouve un sentier. Il le retrouve. Il avance. Il tourne en suivant la ligne brunâtre. Là se trouve un arbre, un sapin, autour duquel flottent une vingtaine de silhouettes marine. Marine, c'est le batik indigo, le vêtement qu'on porte ici. Ils avancent et soudain vingt visages d'enfants se retournent et c'est comme s'il n'y avait qu'un seul visage, démultiplié.

Ce dont on est à peu près sûr, c'est que Nino se tait. Il pleut, il y a des enfants, il se tait. C'est inouï. C'est inouï, ces enfants. Ils sont assemblés autour du sapin. Il y a des filles et des garçons, des petits et des grands. Il y a un adulte, je crois. Je crois qu'il y a un adulte aussi. C'est peut-être un moniteur. Tout ça n'est peut-être qu'une course d'école. Mais non. Pas une course. C'est impossible, tout est arrêté. Et il n'y a pas d'école ici. On est avant l'école. Et je crois, je sens qu'il n'y a pas d'adulte non plus. Où sont Nino et Natacha? Ils sont là. Puis là. D'abord là, devant les enfants. Et puis, ils sont happés. Un moment a



passé, il a fini par passer et ils ont été déplacés, transportés, téléportés. L'instant d'après, ils sont là, non plus devant, mais de côté, de l'autre côté de l'arbre, un peu tout près et un peu à distance.

Maintenant, les enfants mangent du riz. Est-ce qu'ils mangeaient déjà avant? Je ne crois pas. Ils mangent du riz. Ils le mangent dans une feuille, une plante, une feuille végétale enroulée sur elle-même. Un garçon sort du lot. Je crois qu'un garçon sort du lot, il s'approche d'un buisson, il tend la main. Il détache du buisson deux petites branches qui feront office de baguettes. Il pleut. Un manteau de pluie a recouvert l'espace. La pluie trouble la vue, obscurcit les choses, mais comme à dessein, comme pour souligner les visages, pour les appuyer, pour les annoncer. Une petite fille s'est retournée. Elle regarde Natacha et Nino. Elle est la seule. Elle sourit. Qui est

là? Qui est là? Il y a des enfants enlacés autour de ce qui doit être le seul sapin du pays. C'est l'inconnu. L'inconnu, ce sont eux. Le riz, les feuilles, les branches, le sapin, la pluie. Les enfants. Les enfants sont seuls au monde. Le monde est autour du sapin. Il est dans le sapin. Le riz dans les feuilles comme la pluie dans le ciel. L'inconnu, ce sont eux ce jour-là.

Nino et Natacha sont encore là. Ou ils ne sont plus là. Ils aimeraient rester là. Ou ils aimeraient disparaître. Ils s'égarer, ils se sont égarés.

Ils se regardent maintenant.

Ils sont devant la pension. Natacha prend une photo du paysage. Puis, elle se retourne.

– Et alors? elle demande.

– Et alors quoi?

– Elle est morte, et après?

– Évidemment, Nhan Diep n'est pas décidée à s'en aller comme ça, si vite. Son corps s'est affaissé, elle est devenue légère, légère comme son caractère, et elle revient sous la forme d'un petit insecte qui voltige dans tous les sens, qui poursuit Ngoc Tam sans relâche pour lui voler trois gouttes de sang. Et ça bourdonne, ça bourdonne près des oreilles, et ça demande pardon, ça n'arrête pas.

– C'est un moustique.

– C'est le premier moustique. Malheureusement, depuis, il s'est multiplié.

– C'est une belle histoire, conclut Natacha. Si je reste ici, je vais peut-être me changer en moustique!

– Aucun risque, dit Nino. Pas de moustiques en montagne. Ils ne montent pas jusqu'ici.

Sur le chemin du retour, la pluie a cessé. Le jour bleu a dissipé les nuages. Tout est clair.

- Dis-moi, Nino, tu les as vus, ces enfants ?
- Oui.
- Et ensuite, vous êtes repartis ?
- Oui. Mais je ne me souviens plus du chemin. Peut-être qu'on est revenus sur nos pas. Peut-être qu'on a trouvé le village.
- Et qu'est-ce qu'ils faisaient là, ces enfants ?
- Ils mangeaient. Peut-être qu'ils se reposaient.
- Qu'est-ce que vous avez pensé ?
- Je ne sais pas. On les a regardés et on s'est regardés.
- Tu as regardé Natacha ?
- Oui.
- Et c'est tout ?
- J'aime regarder Natacha.
- Tu le lui as dit ?
- Non. Je ne veux pas le lui dire comme ça.
- Tu ne veux pas.
- Il ne faut pas dire les choses directement.
- Ah bon. Il faut faire des détours.
- Il faut toujours faire des détours.
- Et vous êtes rentrés comme ça, en silence ?
- Je ne sais pas.
- Nino, pourquoi est-ce que tu ne dis pas les choses directement ?
- Quand on dit les choses directement, on ne fait pas d'histoires.*

* On trouvera l'histoire que Nino raconte à Natacha dans un recueil de contes de Pham Duy Khiêm intitulé *Légendes des terres sereines*, Laupin & Cie, Hanoï, 1943 (3^e édition).